

PAUL VERCHÈRES

L'homme aux cent femmes



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-025

L'homme aux cent femmes

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 560 : version 1.0

L'homme aux cent femmes

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Le feu qui brûle

Guy et moi revenions de voyage.

C'était une courte excursion de chasse en haut de Mont-Laurier, et nous revenions comme tant de chasseurs, absolument bredouille.

Nous filions à bonne allure, escaladant une côte, en descendant une autre, traversant cette série de montagnes russes que sont les Laurentides.

Le crépuscule allait tomber.

Dans une heure, ce serait la nuit bleue et étoilée des pays de montagnes.

Mais pour le moment, le soleil giclait des couleurs à l'horizon, et les vallées n'étaient pas encore noyées dans l'ombre.

Des rouges et des jaunes inondaient le ciel, et les couleurs se reflétaient jusque dans les creux et les replis.

Nous escaladions une côte.

Au faîte, la vue qui se déroula devant nous me fit pousser une exclamation.

Inhabitée, sauvage, tapissée de sapins noirs et d'épinettes géantes.

Un lac dormait au fond.

La route se déroulait le long de la pente, contournait le lac, et remontait vers l'autre faîte.

Guy freina.

– Je veux regarder un instant. Je n'ai jamais vu aussi beau panorama. Regarde le sombre de ce vert, et le bleu du lac. Comme c'est merveilleux.

Guy est un gentleman-cambrioleur.

Guy est un escroc.

Guy a tous les défauts que vous pouvez nommer.

Mais il a des qualités aussi.

Il est honnête et sensible.

Ça vous surprend qu'un escroc soit honnête ?

Pourtant c'est bien simple. Guy vole un riche, et donne la moitié du produit de son vol aux pauvres.

Il est une espèce de Robin moderne. Et rien ne lui déplaît plus que le crime brutal, le meurtre, le viol, ces crimes de bas-étage.

Pour Guy, extorquer des bijoux, frauder la forte somme, du moment qu'un riche est la victime, ça marche.

Et je ne connais point d'homme aussi loyal, aussi charitable, aussi sensible à la beauté, et peiné par la laideur que Guy Verchères, mon cousin.

Aussi n'étais-je pas surpris de le voir s'arrêter au sommet de cette montagne pour regarder la vallée plus bas.

C'était un geste à qui ses familiers sont habitués.

Guy alluma une cigarette en savourant le spectacle.

Tout à coup, le briquet à mi-chemin vers la cigarette, il me poussa du bras.

– Regarde ! En bas, dans le remontant du chemin, là !

Il me montrait un point de l'autre côté de la vallée, là où le chemin recommençait son escalade.

Je ne voyais pas grand-chose.

– Regarde bien, une voiture...

L'ombre commençait à descendre. En me plissant les yeux un peu, je vis ce que montrait Guy.

C'était une voiture, en effet.

– Un homme en descend, dit Guy.

Ses yeux sont meilleurs que les miens, je ne voyais qu'à peine la forme de l'homme.

– Il n'est pas seul, il y a une femme avec lui.

Moi aussi je voyais.

– Ils vont vers le bois.

L'homme et la femme marchèrent un arpent

environ, puis je vis avec surprise le bras de l'homme se lever, frapper.

Guy cria :

– Il l'a assommée... Paul, regarde !

L'homme était penché, et il semblait fouiller dans les vêtements de la femme.

Puis il se releva en vitesse, courut vers sa voiture, ouvrit une porte, et revint aussi vite avec ce qui me sembla être un bidon.

Guy avait compris avant que le geste ne s'accomplisse.

Il avait démarré, et nous dévalions la côte à soixante à l'heure.

– Tu vas nous tuer ! criai-je à Guy.

Mais Guy ne se retourna même pas.

– Et lui va la tuer, voilà ! Ça s'équivaut.

Nous ne voyions qu'à peine les actes de l'homme. Notre descente précipitée nous le cachait des yeux peu à peu.

Finalement nous ne voyions plus rien.

La vallée fut vite atteinte.

Traversée...

Et sans transition aucune, nous étions rendus sur les lieux de ce que Guy croyait être un crime.

Mais il était trop tard.

La voiture n'était plus là.

Elle était repartie à toute vitesse, et il aurait été inutile d'aller à sa poursuite, un peu plus loin, trois chemins bifurquaient, lequel avait pris le fuyard !

Quant à la femme, il était aussi trop tard.

L'homme l'avait imbibée d'essence, c'était évident, et elle achevait de brûler.

L'absence de tout mouvement du cadavre indiquait bien qu'elle était morte.

Probablement sans reprendre connaissance.

Guy parqua la voiture et descendit.

Il approcha du cadavre, contournant soigneusement l'endroit où avait passé le criminel.

Mais il était certainement arrivé trop tard, car la femme n'était plus qu'une informe masse de chairs calcinées.

Guy jurait entre ses dents.

– Le salaud !...

Moi je me demandais bien ce que ce contretemps allait produire d'excitant ! Car je connaissais assez Guy pour savoir qu'il ne s'en tiendrait pas là, et que d'avoir tenu le criminel presque, et de le voir filer entre ses mains, signifiait que ce criminel serait traqué, par Guy lui-même jusqu'à ce qu'il reçoive son juste châtiment.

Guy se retourna de la contemplation qu'il faisait devant le cadavre.

– Viens, Paul, nous avons du travail à faire.

Je le suivis volontiers.

Guy remonta dans la voiture, et cinq minutes plus tard nous filions à vive allure en direction du village voisin.

– Que vas-tu faire ?

– Téléphoner à Théo Belœil. C'est un cas pour la police.

– Et après ?

Guy me regarda avec un sourire mystérieux.

– Après ? Tu verras ! tu verras !

II

Il faut bien comprendre cette attitude de Guy par devers la police. Et l'attitude de la police par devers Guy.

C'était un état de trêve.

Un statu quo.

La police, et Théo Belœil, le chef de l'escouade, savaient parfaitement bien que Guy était un voleur de grande classe, un filou redoutable, mais là se bornait leur savoir.

Autant ils savaient la vie menée par Guy, autant il leur était impossible de le prouver.

Guy extrêmement habile, savait si bien couvrir ses traces qu'on pouvait dire à la police qui avait fait le coup, mais on ne pouvait apporter une preuve pouvant convaincre un jury.

Aussi Guy ne se faisait-il aucun émoi à collaborer avec la police dans d'autres causes.

Et ses précieux services enchantaient Belœil.

Le gros policier était un bon limier, mais il était bon sans être excellent, et souvent il avait recours aux services de Guy, dont l'astuce et le magnifique système de déduction étaient précieux.

Guy, de son côté, n'hésitait pas un instant à aider à rechercher un meurtrier, tant il avait en horreur ce genre de crime.

Devant le cadavre de la femme si odieusement assassinée, il n'avait pas hésité un instant, comme on le voit, et avait tout de suite décidé de communiquer avec la police, malgré des soupçons pesant sur lui au sujet du vol de trois toiles de grand prix dans le musée de l'Université Nationale.

Au village suivant, une espèce de petit hameau, on était heureusement relié à la ville par le téléphone.

Guy demanda Belœil.

– Écoute Théo, voici quelque chose qui va te renverser.

Et il lui raconta notre arrêt et le crime dont nous avons été les témoins oculaires.

Belœil sautait.

– Guy, ne viens pas m’annoncer une pareille chose, je viens de finir une cause fatigante, et dis-moi pas qu’il me faut monter à cent-cinquante milles d’ici pour en commencer une autre. Ah, non, je me refuse...

Mais Guy le morigéna.

– Gros Théo, t’es pas sérieux ! Refuser de te rendre sur les lieux d’un crime, mais sais-tu bien que c’est une offense criminelle en soi, ce refus-là ?

Théo le rassura.

– Tu sais bien que je vais y aller. Retourne là, et attends-moi, j’y serai dans... un instant... dans trois heures d’ici au plus tard. Je monte avec l’escouade.

Guy raccrocha.

L’endroit où nous téléphonions était une espèce d’échoppe où l’on vendait un peu de tout.

Un jeune homme servait au comptoir.

Guy acheta deux liqueurs douces et des cigarettes.

– Vous n’avez pas vu passer, il y a une demi-heure environ, une automobile voyageant à haute vitesse ?

Le jeune homme se frotta le front.

– Non... j’ai rien vu de pareil...

Aucune voiture contenant un homme seul ? Une voiture foncée, de grande marque, très puissante ? Une Buick probablement, ou une Packard ?

– J’ai vu ça, oui et non... Le gars allait pas bien vite, rapport qu’il s’est arrêté ici pour prendre de la gazoline... Pis j’dis arrêté ici, c’t’une façon de parler. Y’a arrêté pas ben loin d’ici, à peu près trois arpents d’ici. Il manquait de gaz... Pas une goutte. Ça fait que j’suis allé à son secours...

– Vous vendez de la gazoline ?

Ben oui, r’gardez les pompes en avant...

– Ah, oui, j’vois ça.

– Ça fait que je l’ai ramené jusqu’ici, puis j’y ai mis du gaz.

– C’est tout ?

– Oui... il est entré, puis il a acheté des cigarettes. Des toutes faites, un gros paquet ?

Guy réfléchissait.

– C’est tout ?

– Y m’a payé avec un dix, puis j’y ai r’mis le change pour six galons de gaz, puis ses cigarettes.

– Laissez-moi voir ce dix dollars.

Le commis tira un dix de sa caisse et le montra à Guy.

Guy le tourna et le retourna en tous sens. Il l’examina longuement.

– Il est bon. Rien de ce côté-là.

– Que cherchais-tu, Guy ? lui demandai-je.

– S’il avait été faux, comme ça arrive, il aurait pu être retracé, probablement. La police a une

liste assez complète de tous ceux qui ont fait ou peuvent faire de la fausse monnaie.

– Et il n'est pas faux ?

– Non.

Il se retourna vers le commis.

– Comme ça, c'est tout ce qu'il a acheté, le type ?

– Oui, un paquet de cigarettes et six gallons de gazoline.

– Six gallons ? Mais il manquait de gaz, il n'a pas fait remplir... ?

Le commis ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

– Vous me faites penser, vous. Il a pris six gallons, puis le cap débordait..

– Pardon ?

– Ben oui, avec six gallons le réservoir était plein à déborder...

– Ah, tiens, dit Guy, voilà qui est étrange !...

– Puis j’suis bien sûr, continua le commis, qu’il en manquait, j’ai ouvert le carburateur, puis j’ai mesuré dans le réservoir avec ma règle, puis tout était à sec...

Guy se gratta le menton.

– Voilà certainement une drôle de chose...

Guy était songeur, et le resta tant que nous fûmes pas partis, et la voiture démarrée.

Alors il se tourna vers moi.

– Tu vois Paul, cette petite chose de six gallons de gazoline peut vouloir dire beaucoup. Ça peut être, en somme ce qui nous mènera vers notre homme... Ce que je cherche, dans ma tête, c’est la signification réelle de cet incident d’apparence.

Mais nous arrivions au lieu du crime.

– Il ne faut pas que je me laisse distraire par ce détail, dit Guy, car je pourrais bien me laisser passer d’autres indices plus importants.

Il remisa la voiture sous un bouquet d’arbres, une centaine de pieds du cadavre encore fumant.

– Viens, Paul, allons voir si le bonhomme n’a pas laissé sa signature derrière lui.

Guy se mit en devoir d’examiner chaque pouce carré du terrain.

La route passait à environ trois cents pieds. On la voyait très bien, et il semblait étrange que l’homme n’ait pas cherché à se cacher plus que cela.

Il était facile de voir où l’homme avait quitté la route avec sa voiture car les traces étaient très claires dans le sol un peu humide.

L’empreinte des pneus était particulièrement distincte.

– Fais-moi penser, me lança Guy, de faire relever ces empreintes par Belœil. Elles peuvent nous fournir les preuves finales, si jamais nous retraçons le meurtrier.

– Je t’y ferai penser.

Guy continua son examen.

Il se ferma les yeux un instant, et parut songer.

– Que fais-tu là.

– J’essaie de me mettre la scène en mémoire, ce que nous en avons vu.

– Pourquoi ?

– C’est si peu de chose, et pourtant, ces petites choses ont leur importance.

– Mais quoi donc ?

– En sachant bien dans quelle direction exacte l’homme a marché, d’où il venait, par où il a passé, je suivrais la trace de ses pas...

– Elle n’est pas marquée ?

– Non. Le sol n’est pas assez mou, ici.

– Je dirais qu’il est allé d’ici à ici...

Et je m’approchai de la route.

– Tiens, vois ceci. C’est l’endroit exact où il a parké sa voiture. Les traces de pneus sont plus profondes on dirait, et il a tourné comme ça, autour de cet arbre pour retourner sur le chemin.

– Tu as bien raison. Il est à supposer qu’il a suivi une ligne droite avec cette femme.

Il se pencha.

– Oui, il y a des traces. Très confuses... Mais voici une excellente empreinte de son pied droit... Regarde !..

Guy continua à marcher.

Tout près du cadavre, il se pencha de nouveau.

Il tenait un objet à sa main. Un bouton de manchette. Deux initiales le décoraient, O.L.

Guy jubilait.

– Ça commence à barder...

Mais il s’interrompit, car Belœil arrivait.

À grande allure, sirène ouverte, la voiture lancée à soixante-dix à l’heure.

Il était venu en un temps qui serait le grand record pour cette distance, c’était certain.

Il sauta du véhicule, courut vers Guy.

Aussi vite que lui permettait, à tout le moins, son bedon.

– Guy, tu es sans cœur... Tu n’aurais pas pu attendre un peu pour trouver le cadavre, ou passer tout droit sans le voir !

Mais il riait...

– Allons, raconte-moi ça... As-tu trouvé quelque chose ?

Guy lui lista ce qu’il tenait à date, à partir des six gallons de gazoline à aller jusqu’au bouton de manchette aux initiales « O. L. »

Belœil notait dans son carnet les pièces à conviction qui s’accumulaient.

– As-tu tes hommes ici, pour les empreintes, demanda Guy ?

Belœil répondit dans l’affirmative.

– Oui.

– Évidemment je ne veux pas dire les empreintes digitales. Le feu a tout détruit. Je parles des empreintes de pneu, et la magnifique empreinte de pieds.

– Oui, je comprends.

– Alors fais ça au plus tôt.

Belœil appela deux de ses hommes, et ceux-ci se mirent à l’œuvre immédiatement.

De leur nécessaire ils tirèrent le plâtre et le diluant siccatif et ils détremperent la pâte.

Puis ils la coulèrent dans les diverses empreintes.

Bientôt le plâtre à séchage rapide fut dur, et les empreintes ainsi transférées furent enlevées, et soigneusement emballées dans la paille pour le voyage de retour.

Guy et Belœil, durant ce temps, examinaient le cadavre.

Le spectacle était loin d'être appétissant.

L'odeur surtout, cette odeur de chair brûlée, était fétide.

Le cadavre, méconnaissable et mangé par le feu, ne donna pas grand-chose.

Seuls les souliers étaient intacts.

Belœil les enleva soigneusement.

– Prends-en un, dit-il à Guy, je vais prendre l'autre, et essayons de les retracer. On ne sait jamais...

Guy prit le soulier et alla le porter dans sa voiture.

– Il y a une autre chose, Théo, les dents de la victime... A-t-elle un dentier ?

Belœil surmonta son dégoût, et entrouvrit la bouche de la morte.

Pas d'erreur, c'était un dentier. Il le prit entre ses doigts.

– Le veux-tu ? demanda-t-il à Guy.

Guy hocha la tête.

– Vous êtes mieux organisés que je puis l'être pour ces genres de recherches, mais donne-le tout de même. Si le soulier donne des résultats, ce dentier pourrait bien être la dernière preuve conclusive de l'identité de la morte.

– C'est ce que je pensais, dit Belœil. Prend-le, et si j'en ai besoin, je te le demanderai.

Guy enveloppa le dentier dans son mouchoir, et le mit aussi dans la voiture, avec le soulier.

– Voilà ! dit Belœil, autre chose ?

– Non, je ne crois pas, dit Guy.

– Il y a, évidemment, cette question des six gallons de gazoline pour remplir un réservoir... Quelque chose ne marche pas là-dedans, mais nous pourrions chercher toute la nuit, et ça ne donnerait rien.

Les policiers avaient installé deux puissants projecteurs, et la scène ne manquait pas d'être saisissante.

À la nuit tombée, la vallée était très sombre, et ce seul endroit violemment éclairé, était impressionnant. Derrière la lumière, le noir absolu d'une nuit sans lune, et les bruits infinis de la forêt qui dort.

Guy se frotta les mains.

– Je crois bien que nous en avons assez. Moi, pour ma part, j'ai tout ce qu'il faut pour le moment... Et ne te fatigue pas trop, Théo, avec cette histoire de réservoir... N'as-tu jamais pensé que ça pourrait être tout simplement...

Mais Guy se reprit.

Il se mordit la lèvre et entra dans la voiture.

– Ça pourrait être quoi ? dit Belœil.

– Rien, rien... je parlais à tort et à travers...
Bonsoir Théo, bonne chance !

Théo lui envoya la main.

– Bonsoir, Guy, bonne chance à toi !

Et nous partîmes vers Montréal.

III

Le lendemain matin, je rejoignais Guy à son appartement. Mon cousin était plongé dans l'étude d'un gros bouquin.

– Qu'est-ce que c'est que ce livre ? lui demandai-je.

– Ça, c'est un Trade Directory, un annuaire dans lequel sont énumérés tous les manufacturiers et les principaux détaillants du pays.

– Ça te sert de lecture sainte, Guy ?

– Mais non, mais non, je dresse simplement une liste des manufacturiers de chaussures pouvant m'identifier ce soulier.

Et il me montrait le soulier sur sa table de travail.

C'était le soulier de la morte.

– D'après moi ça ne sera pas facile, car ce

soulier me semble être une marchandise standard, faite par tous les manufacturiers.

– Tout de même, dit Guy, j’essaie...

– Mais le nom du fabricant n’est pas dedans ?

– Non. Seulement la marque de commerce.

– Un marchand de chaussures te renseignerait.

– Trois d’entre eux me disent ne pas connaître cette marque. Alors je procède avec système. Je vais d’abord, à l’aide de cette liste, consulter tous les détaillants, et ensuite je m’attaquerai aux fabricants.

– C’est la meilleure façon.

– Tout juste. Et voilà, la liste est finie. Maintenant, à l’œuvre.

Il s’installa près du téléphone, l’annuaire téléphonique d’une main, sa liste devant lui.

– Allô, monsieur Lebœuf ? C’est bien monsieur Lebœuf le marchand de chaussures ? Bon, ici Guy Verchères. Tenez-vous une chaussure de marque REBECCA ?... Non ? Savez-vous qui la fabrique ?... Non plus, hein !... Bon, je

vous remercie.

Il dut téléphoner à plus de cinquante magasins avant de trouver ce qu'il cherchait.

Un petit magasin du nord de la ville tenait cette marque.

– Mais oui, monsieur, nous les avons.

– Bon. Et savez-vous si c'est une marque répandue ?

– Non, seulement trois magasins la vendent en ville.

– Ah, lesquels ?

Le gérant énuméra les endroits où se détaillait cette chaussure.

Finalement Guy raccrocha, tout en promettant au gérant de passer le voir sous peu.

Une demi-heure plus tard nous avons visité les deux magasins indiqués par l'homme au téléphone :

Le soulier de la morte était assez caractéristique. Non pas dans sa forme, qui était bien standard, mais dans sa pointure. Un 8, de

largeur EEE.

Le commis du premier magasin s'était exclamé :

– Mais comprenez-moi bien, monsieur Verchères, cette pointure est extraordinaire. Cette femme avait des pieds comme on en voit très rarement. Je me souviendrais certainement de l'avoir servie.

Et il continua.

– D'ailleurs, nous n'avons jamais eu cette pointure en magasin.

Au deuxième magasin, ce fut la même chose.

Mais au troisième magasin, celui où Guy avait téléphoné, le gérant eut une exclamation de surprise.

– Mais c'est le soulier de mademoiselle Bérangère Lussier. Il est caractéristique. Je le reconnaîtrais entre mille. Elle a cette pointure spéciale de 8 EEE, et c'est moi qui la lui fait venir tout spécialement du fabricant...

Guy exultait.

– Mademoiselle Lussier, n’est-ce pas ?

– Oui, elle demeure sur la rue GrandJany, deux coins d’ici... je puis vous donner le numéro, 308 GandJany. Et tenez, voyez la semelle ici, près du bout, voyez la drôle façon de l’user. C’est bien mademoiselle Lussier. Elle a une forte callosité vis-à-vis de là, et elle use sa semelle de cette façon... Mais comment se fait-il que vous ayez ce soulier ? Est-il arrivé quelque chose à mademoiselle Lussier ?

Guy le rassura d’un geste.

– Mais non, mais non. Cette petite enquête est très anodine, et n’a d’ailleurs aucune importance.

Le gérant parut satisfait de la réponse et vint nous reconduire à la porte.

Dehors, Guy se hâta.

– Viens à 308 GrandJany, voir si notre demoiselle Lussier est bien la femme que nous cherchons.

– Si quelqu’un nous ouvre la porte, moi je crie !

Guy riait.

Au numéro en question, nous nous trouvâmes devant une jolie maison, à deux logements.

Celui d'en bas, le numéro 308, semblait habité, car de la lumière brillait, et deux enfants jouaient à la porte.

Guy me regarda.

Mais il sonna tout de même.

Une jeune femme vint nous ouvrir.

– Je cherche, dit Guy, une demoiselle Bérangère Lussier.

La jeune femme montra ses dents blanches dans un magnifique sourire.

– Je regrette, monsieur, mais mademoiselle Lussier ne demeure plus ici. Elle est propriétaire de la maison cependant.

– Savez-vous où elle demeure ?

– Je ne sais pas au juste, mais elle a quitté cette maison, qu'elle nous a louée, et je sais qu'elle devait se marier.

– Il y a longtemps ?

– Deux mois.

- Et vous ne savez pas où elle est ?
- Non.
- À qui payez-vous le loyer ?
- À un agent qui vient comme une marée, à chaque premier du mois, beau temps, mauvais temps.

Guy sourit.

- Et elle devait se marier ?
- Oui.
- Vous ne savez pas avec qui ?
- Non.
- Je vous remercie beaucoup, madame, et je vous demande pardon de vous avoir dérangée.

Sur le trottoir, je demandai à Guy :

- Crois-tu que c'est elle ?
- Je le crois assez pour aller m'enterrer à l'hôtel-de-ville, voir les records des récents mariages.
- Tu pourrais...
- Quoi ?

– Évidemment, ça n'est pas de mes affaires, mais il y aurait...

– Quoi ? Parle !

– Le dentier.

– Ah, tiens, c'est vrai, le dentier...

– Après tout, il se peut fort bien que la demoiselle se soit fait faire le dit dentier dans le quartier, surtout si elle y habite depuis assez longtemps.

– Oui, c'est bien possible.

– Alors ?

– Alors on va y voir, et pas plus tard que tout de suite.

Un gros restaurant occupait le coin de la rue GrandJany et de la rue Saint-Hubert.

Nous y entrâmes.

Et dans l'annuaire téléphonique, Guy se mit à chercher le nom et l'adresse de tous les dentistes demeurant et pratiquant dans les alentours de la rue GrandJany.

Il y en avait relativement peu.

Cinq seulement.

Et la tournée recommença.

Guy s'adressa à tous les dentistes à la ronde.

Ce ne fut qu'au quatrième qu'il frappa chanceux.

Celui-là examina le dentier, et déclara catégoriquement avoir fait ce travail.

Il fouilla dans ses cartes de clients, et se leva triomphalement en brandissant une carte où Guy put lire un nom qui confirma ce qu'il savait déjà : Bérangère Lussier, 40 ans, 308 GrandJany. Dentier fixe, 11 dents.

Guy hocha la tête.

– Pas d'erreur notre victime est bel et bien Bérangère Lussier.

– Tout le prouve, dis-je.

– Oui, tout le prouve. Et maintenant, il s'agit de trouver l'homme qui l'a assassinée.

– As-tu une idée où chercher ?

– Je vais te dire, Paul, m'affirma Guy, notre homme, d'après moi, ressemblera fort au mari de

Bérangère, ce mari pour lequel elle quitta sa maison et la sous-loua.

– Penses-tu que c'est lui ?

– Je n'en serais pas surpris.

– Comment le sauras-tu ?

– Deux façons, d'abord par l'enregistrement du mariage. Ensuite par une autre chose que je dois être certaine. Si le mari a tué Bérangère, c'est pour son argent. Le cas est assez typique. Dans ce cas, il y a eu transfert de bien-fonds. Cette propriété, par exemple, que nous avons vue ce matin, je crois sincèrement qu'elle est maintenant au nom de notre homme. Il s'agit donc...

– Il s'agit donc de quoi ?...

– De faire d'abord une visite à l'hôtel-de-ville, puis ensuite au bureau d'enregistrement.

– Allons-y,

À l'hôtel-de-ville, les recherches furent longues.

Il n'était pas question de chercher suivant la

classification logique, dans laquelle le nom de l'homme précède celui de la femme, mais de chercher le nom de la femme. Cela devenait plus difficile, et au lieu de chercher par nom, Guy préféra chercher par date.

Nous avons la date approximative. Il y avait deux mois que Bérangère avait quitté son logement pour aller se marier.

Le mariage avait donc dû avoir lieu dans ce laps de temps.

Au bout de deux heures de recherches, minutieuses, patientes, éreintantes, nous trouvâmes.

Bérangère Lussier, 40 ans, avait épousé Oscar Lemaltais, 44 ans, six semaines auparavant. L'adresse d'Oscar Lemaltais y était.

Comble de bonne fortune, en tout chiffre et en toutes lettres, l'adresse était là.

4800 Saint-Ildège, Montréal.

Guy dansait de joie.

– Notre criminel est loin d'être aussi intelligent qu'il se croit. Il a cru couvrir ses

traces, et tu vois, en une journée nous tenons son nom et son adresse...

En voiture, et au plus tôt.

À toute vitesse vers la rue Saint-Ildège.

– Où est-ce Guy, la rue Saint-Ildège ?

– Dans l'est, près de Viauville.

Le trajet prit quinze minutes à parcourir.

Guy préféra enfile par la rue Notre-Dame, où le trafic réduit et l'absence de rue transversales à l'aller permettait une plus grande vitesse.

La rue Saint-Ildège était une rue cossue, bien construite, abritant, c'était évident, des bourgeois à l'aise.

Guy regarda les numéros.

On était vis-à-vis le numéro 4676.

Il fila plus haut.

Plus haut encore.

4790, 4792, 94, 96.

Puis, plus rien.

Un grand terrain vague.

Plus loin, d'autres maisons.

Guy continua.

La première de ces maisons portait le numéro 4840.

Guy freina.

– Nous sommes faits. Le bonhomme est plus adroit que je pensais. Le nom est probablement faux, et l'adresse l'est sûrement.

Je n'en revenais pas.

Mais Guy se mit à sourire.

Son visage s'éclaira.

– T'inquiète pas, vieux Paul, tout va bien aller. Je viens de songer à quelque chose.

– Quoi donc ?

– Prends un crayon, et fais une liste, de mémoire, de tous les noms de famille que tu connais qui commencent par L. Un bonhomme qui connaît assez un district, pour savoir le numéro qu'il donne sur une rue correspond à un terrain vague, est un rude bonhomme, et j'aimerais bien le trouver. Et je crois que je puis

facilement le trouver... Aussi facilement que nous avons trouvé la demoiselle Lussier.

– D’après toi, Lemaltais n’est pas son nom ?

– Je ne crois pas, mais c’est quelque chose qui ressemble à ça.

– Je me mets à l’ouvrage.

– Entendu !

IV

Commença alors le travail le plus ardu que fournit cette cause.

Travail méthodique, minutieux, harassant.

Sorte de relevé précis, visite de porte en porte qui nous fit frapper à je ne sais combien d'huis du voisinage.

Il nous fallut visiter les maisons de trois rues avant d'en arriver à un résultat.

Ce qui nous handicapait plus que toute autre chose, c'était que nous ne savions pas le nom exact de notre homme.

Avoir eu un nom précis... c'aurait été facile. Du moins pas si long à chaque enquête.

Mais nous ne savions de lui que la description que pouvait en fournir Guy, qui l'avait vu à une distance considérable.

Cela et les initiales de l'homme. Il était

probable que, se choisissant un alias, le meurtrier de Bérangère Lussier l'avait adapté à ses initiales. C'était fréquent.

Nous étions proche du découragement quand l'enquête, – qui durait depuis deux jours – apporta des résultats.

– Bonjour madame.

– Bonjour monsieur.

– Je regrette de vous importuner, mais nous sommes à la recherche de quelqu'un. Un parent malade désire le voir. Nous ne savons pas grand-chose de lui, excepté ceci : Il a déjà demeuré dans ces parages, il est assez grand, brun, ou noir, âgé d'environ 45 ans, et il porte un nom qui ressemble à Lemarquais, ou Lemaltais... Ses initiales, en tout cas, sont O. L.

La femme se plissa le front.

– Lemaltais, avez-vous dit ?

– Oui.

– 45 ans ?

– Oui.

– Est-il marié ?

– Je l’ignore totalement.

– Il y avait, jusqu’à récemment, une famille Lemaltais qui habitait dans mon loyer, en haut. Mais ils sont partis il y a six semaines. Le père disait qu’ils partaient tous pour Québec, et c’est aussi ce que confirmaient les enfants.

Guy se frotta les mains.

– Pour Québec, hein ?

– C’est ça.

– Et c’est tout ce que vous savez ?

– Oui.

– C’est bien assez, madame, c’est bien assez... Vous êtes sûre que vous n’avez pas l’adresse de ces gens à Québec ?

– J’en suis sûre, monsieur.

– Merci beaucoup madame.

Guy descendit l’escalier d’un pas allègre.

L’investigation commençait à prendre une tournure intéressante.

Lemaltais, père de famille ?

Cela cadrerait bien avec la théorie que le meurtrier avait agi de façon délibérée.

Cette préméditation rendait le crime encore plus horrible.

– Vas-tu à Québec ?

– Oui.

– Mais tout de suite, on fait le plein d'essence et on part.

Il était midi.

– Tu crois que ce sera facile de le retrouver à Québec ?

– Mais certainement que ce sera facile. Il ne se cache pas. La famille porte le nom. Si l'hôtel-de-ville ne peut nous répondre, il est certain que les compagnies d'électricité pourront le faire. C'est très facile, tu verras.

Ce fut encore plus facile qu'on l'aurait cru.

Nous n'eûmes pas à chercher longtemps.

La famille Lemaltais était bel et bien inscrite dans l'annuaire du téléphone.

« Oscar LeMaltais, assurance. »

1890 rue DesGardes.....2-2209

Guy sautait dans le restaurant où nous avions mangé notre repas.

– Tu vois ça, Paul, le type est formidable de candeur. Il s’imagine peut-être qu’il est invisible, ou que nous sommes des idiots.

Nous sautâmes dans la voiture.

Et malgré la tortueuse et difficile circulation de Québec, nous étions devant le numéro 1890 DesGardes en un rien de temps.

Un duplex de bonne construction, grand et logeable.

Guy monta l’escalier quatre à quatre, sonna.

J’étais derrière lui.

Une femme, jeune encore, et certainement très belle, vint nous ouvrir..

– Oui ?

– Je suis... Guy Verchères, madame, dit Guy, et j’aimerais voir votre mari, monsieur Oscar LeMaltais.

– Mon mari ? Je regrette, monsieur, mais il est à Montréal... ou plutôt, il sera à Montréal bientôt. Pour le moment, il est à la chasse. Mais il sera chez ma sœur, à Montréal, samedi... c'est-à-dire après-demain.

Guy remit son chapeau.

– Et votre sœur, madame, où demeure-t-elle ?

– Sur la rue DuMercier, 432 DuMercier.

Guy prit note de l'adresse..

– Merci beaucoup, madame.

Notre voyage de retour à Montréal fut de courte durée.

Nous n'avions appris, en somme que peu de choses, si l'on compte ça en quantité... mais la qualité.

Nous savions où cueillir l'oiseau... et quand...

Guy se tourna vers moi,

– Comme partie de chasse, notre homme avait du rude gibier à abattre.

Et il se mit à rire.

Mais son rire sonnait mal.

Je craignis pour LeMaltais.

Cet homme qui avait, selon toute apparence, une double vie, n'en mènerait pas large si jamais Guy se trouvait face à face avec lui.

Nous étions de retour à Montréal à minuit. Guy me laissa devant chez moi.

– Va te coucher, dors bien, demain matin nous continuons notre travail. Pour l'instant je vais téléphoner à Belœil, lui rendre compte de nos progrès et je me coucherai ensuite, pour dormir moi aussi.

V

Le matin venu, je retrouvai Guy chez lui.

– Et bien qu'est-ce qu'on fait ce matin ?

– Du beau travail, tu verras.

– Quelle sorte de travail, nous n'avons plus qu'à attendre et aller arrêter notre ami LeMaltais ?

– Pas tout à fait.

– Non ?

– Non. Nous avons d'autres petites choses à faire auparavant. LeMaltais est en sûreté. Il ne cherche même pas à se cacher. Il croit probablement que l'identification du cadavre était impossible, il est inutile de s'inquiéter.

– Mais comment sait-il que le cadavre reste non-identifié ?

– Tiens, lis le journal.

Le journal était très clair.

Je compris que la main de Belœil y était pour quelque chose.

On lisait ce qui suit.

« Le cadavre à demi-calciné d'une femme trouvé dans un bois en haut de Saint-Sauveur n'a pas encore été identifié. On ignore tout de cet attentat. La police s'avoue impuissante à retracer quelque piste que ce soit, et craint de voir ce crime passer aux annales des crimes sans solutions. On a abandonné tout espoir de pouvoir arrêter l'auteur de cet ignoble forfait. Aucun indice, rien qui puisse pointer vers cet homme. »

– Tu vois ? me dit Guy.

– Oui, je vois. LeMaltais se croit sain et sauf, et va même relâcher les quelques précautions prises.

– Oui.

– Il sera donc chez sa sœur demain, tel qu'entendu.

– Il y sera, c'est un alibi pour se protéger du côté de sa femme.

- Évidemment.
- Alors, à l'ouvrage.
- Mais que veux-tu faire ?
- Connaître un peu mieux cet individu.
- Tu n'en sais pas assez sur lui ?
- Non, pas tout à fait. Mais que veux-tu de plus ?
- Connaître sa vie passée. Il ne change pas son nom. Il n'est pas habitué à l'alias, et j'ai l'impression qu'il a une vie pas mal mouvementée.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Je ne sais pas, mon intuition.
- Et que comptes-tu faire ?
- Tu vas voir. D'abord, nous allons rédiger un télétype que Belœil va faire envoyer à tous les corps de police du Canada et des États-Unis. Voici le texte.

« Détenons homme dénommé LeMaltais soupçonné de bigamie extorsion et meurtre stop désirons plus amples informations sur lui stop

avez-vous dossier charges similaires homme portant nom LeMaltais ou tout autre nom initiales O. L, stop »

Guy téléphona à Belœil et lui lut le télégramme.

Mais Belœil s'objecta.

– Nous ne le détenons pas !

– Vas-tu, Belœil, couper des cheveux en quatre ?

– Ça va, ça va ! Je vais le laisser.

– Bon.

– C'est tout ce que tu veux, Guy ?

– Pas tout à fait, mais je te téléphonerai de nouveau tout à l'heure. Pour le moment, j'ai autre chose qui presse.

– Entendu, téléphone-moi.

– Bonjour, Théo.

Guy se remit à écrire dès l'appareil fermé.

– Qu'est-ce que tu écris cette fois ?

– Un autre télégramme.

– À qui ?

– Tu vas voir.

Il se remet à écrire.

Cette fois, le télégramme s'adressait...

– Tiens-toi bien, dit Guy, ce télégramme s'adresse à tous les bureaux d'enregistrement provinciaux où sont tenues les archives. Et, de plus, à tous les curés de paroisses catholiques du Canada.

– Tout ce monde-là ?

– Oui, mon cher, et j'ai l'impression qu'on va avoir des surprises...

– Lis-moi ça.

– Voici : *« À qui de droit ; avez-vous record cérémonie mariage entre Oscar LeMaltais et conjointe nom inconnu ici? Affirmatif, donnez nom et adresse de la conjointe, date du mariage, endroit et tout renseignement jugé utile. Théo Belœil police provinciale Québec, PDMontréal. »*

– Mince ! C'est bardé, ce télégramme-là !

– Oui, mon vieux, et vois les résultats que ça va donner.

Guy téléphona le texte du télégramme à la compagnie de télégraphe, puis il en lut le texte à Belœil.

Celui-ci sembla l'approuver.

Et Guy et moi, satisfaits du travail accompli, reposâmes tranquillement, en consommant du scotch et en fumant paisiblement, attendant l'arrivée des réponses à ces deux télégrammes.

Nous devisions encore tranquillement, vers deux heures.

Le dîner avait été parfait, et nous digérions l'excellent T-Bone, quand le téléphone sonna.

C'était Belœil.

– Guy ! Premier résultat. Dans le comté de Beauce, trois polls sur 546... Renault...

– Belœil !... Je t'avertis, ne commence pas tes petites histoires moins drôles...

– Non ?

– Non.

– Alors voici la première réponse à tes deux télégrammes. Il y en eut à date une soixantaine, mais comme elles étaient négatives, je ne te les ai pas communiquées. Celle-ci est affirmative. C’est le curé d’une paroisse de l’Ouest. Saint-Thècle de Liban. LeMaltais, 40 ans, a marié là une demoiselle Fédonie Perron, 43 ans... Et voici le plus cocasse, LeMaltais a donné comme son adresse 4800 Saint-Ildège, Montréal.

– Non ?

– Exactement. Qu’est-ce que je fais avec le « wire » comme disent les bons Irlandais.

– Mets-le de côté, il servira dans l’acte d’accusation. Il est probable que la dénommée Fédonie est maintenant morte ou disparue... De toutes façons, LeMaltais a bénéficié de la fortune de Fédonie...

– J’imagine, oui !

– Évidemment.

– C’est tout, Guy ?

– Non. Veux-tu envoyer un de tes hommes vérifier à qui appartient réellement la propriété

sisse à 308 GrandJany, où demeurait autrefois Bérangère Lussier, et dont elle était propriétaire. Et en même temps fais relever tous les dons, donations entre vifs, donations pour considération, transferts, etc, etc où apparaît le nom LeMaltais, et fait dans les derniers six mois. Qu'ils se mettent cinq pour faire le travail, mais qu'ils le fassent.

– C'est tout ?

– Oui.

– Alors salut.

– Appelle-moi quand tu recevras d'autres réponses.

– Une n'est pas assez ?

– Belœil, tu sais bien qu'il y en aura d'autres.

– Ce LeMaltais, c'est un rude gaillard.

– Oui, mon vieux, solide !

– Et nous le cueillons demain ?

– Oui.

– En attendant je te refile les télégrammes comme ils arriveront.

– C’est ça, salut, Théo.

Guy raccrocha.

– Tu vois, Paul, je n’avais pas tort.

– Non, je vois bien ça.

– Et ça n’est pas fini. C’est le moderne Barbe-Bleue que ce LeMaltais. Et tu verras comme il en a marié du monde...

– Mais où est son argent ?

– Ah, ça, je ne le sais pas.

– Il a l’air à vivre bien ordinairement.

– Oui, c’est vrai.

– Que fait-il de son argent ?

– Tu veux mon opinion, Paul ?

– Oui.

– Si j’étais la vraie madame LeMaltais, moi, je me méfierais grandement de mon mari. M’est avis que si nous ne pinçons pas le type, madame LeMaltais, la vraie, n’en a pas pour longtemps à vivre.

– Comment ça ?

– Il se débarrasse d'elle et de sa famille... Un feu, ou un accident d'automobile, ou quelque chose d'approchant... En tout cas, couic la famille, et la grasse vie avec le magot amassé... Un dix mille ici, un vingt mille là... mets-en comme ça une dizaine, et ça fait de quoi vivre de ses rentes...

– C'est bien logique.

– Pas trop propre, mais comme tu dis, logique.

– En tout cas, toutes ces choses, nous y verrons en temps et lieu...

– Dis-donc, Guy, une petite chose que tu sembles avoir oublié. L'affaire du réservoir à gazoline de six gallons, tu comprends ça, toi ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Écoute, je vais te donner mon raisonnement.

– J'écoute.

– Six gallons, qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

– Un réservoir plus petit ?

– Oui. Mais ça n’a pas trop de bon sens, n’est-ce pas ?

– Non, ça n’a pas trop de bon sens.

– Alors ce serait quelque chose DANS le réservoir ?

– ... Euh... oui, je suppose.

– Pourquoi mettre quelque chose dans le réservoir ?

– Je... je ne sais pas...

– Pour le cacher, peut-être ?

– Oui, c’est bien logique.

– J’en suis donc arrivé à cette conclusion. Il y a, dans le réservoir de cette voiture, quelque chose de caché.

– Mais pourquoi, là ?

– Parce que, simplement, c’est à peu près le seul endroit où quelqu’un qui fouillerait la voiture ne penserait jamais d’aller voir.

– Oui ?

– Oui, c’est prouvé.

- Tu le sais depuis longtemps ?
- Oui. Dès le début.
- Mais comment...
- C’est bien simple. Je ne savais ce qui était caché là-dedans, mais je savais que QUELQUE chose était caché.
- C’est pour ça que tu n’en as pas parlé à Belœil ?
- C’est pour ça.
- Qu’est-ce qui est caché là-dedans ?
- Les bijoux,
- Quels bijoux ?
- Toutes les femmes mariées par LaMaltais, elles avaient des bijoux ?
- Oui.
- Ils sont dans cette cachette.
- Ah, ben, mince, alors !
- Oui, mon vieux, mince de mince, mais pas mince butin.
- Tu... tu veux t’en emparer, Guy ?

Guy se mit à rire.

– Mais pourquoi pas ? Autant moi...

Le téléphone sonna.

C'était Belœil.

– Comprends-moi bien, Guy Verchères. J'ai ici quatorze télégrammes m'annonçant le mariage de ce nommé LeMaltais avec autant de femmes, dans autant de régions différentes du pays. J'ai de plus, huit télétypes de police, signalant la disparition de huit de ces femmes, dans des circonstances mystérieuses, immédiatement après leur mariage avec un inconnu qui a décampé. On a mis deux avec deux, en voyant ton télétype, et on a jugé que ça nous aiderait de savoir ça. J'ai confronté les télétypes avec les télégrammes, et ça boutonne dans huit des cas... Et d'autres arrivent à l'instant.

Je vous ferai grâce du reste.

Le bilan final, quand toutes les réponses furent entrées, c'est que LeMaltais avait épousé un total de 23 femmes, dont 21 étaient portées disparues. Toutes étaient des femmes d'un certain âge, assez

riches. Et des téléphones nous prouvèrent, en plus du rapport des policiers ayant examiné les dossiers du bureau d'enregistrement, que LeMaltais s'était fait donner la fortune de chacune de ces femmes, quelques jours avant leur disparition, et la sienne.

Guy, les lèvres serrées et l'œil résolu, enjoignit à Belœil...

– Demain, on va cueillir notre oiseau. Tiens-toi prêt à tout, ça m'a l'air d'un gaillard pas mal dégourdi.

– Ça marche Guy. Je te rencontre aux quartiers-généraux, et on part en force de là pour aller cerner l'individu dans son terrier.

– Comme bien vous dites ces choses, ô Théo...

Mais le sarcasme de Guy fut perdu, car Théo avait raccroché.

VI

Dès dix heures le lendemain matin, le téléphone sonna.

– Allô, Guy ? C'est Belœil. À tout hasard, j'avais posté un surveillant devant la maison où loge notre LeMaltais, et ce matin, je viens de recevoir un appel.

– Oui, quoi donc ?

– Le surveillant m'apprend que LeMaltais est arrivé.

– Oui ?

– Tout bonnement, sans aucune crainte.

– C'était à prévoir.

– Il a parké sa voiture, en est descendu, est entré au numéro 432 rue DuMercier.

– Bon.

– Alors nous y allons ?

– Certainement.

– Descends aux quartiers-généraux, je t’attends.

– Entendu, j’y suis dans dix minutes.

Dix minutes plus tard, nous étions aux quartiers généraux, Guy et moi, où Belœil nous attendait.

Belœil et son escouade au grand complet.

– C’est bien, allons-y.

– Je te suis, dit Guy.

– Et moi aussi, ajoutai-je.

– Es-tu armé, Guy ?

– Oui.

– Et toi, Paul ?

– Évidemment.

– Le Maltais peut être un dur à cuire qu’il faudra mater à coups de feu. Vaut mieux prendre ses précautions.

– Entendu, dit Guy. Et maintenant, allons-y.

Devant la porte, la longue voiture de la police

nous attendait.

Et quand nous fûmes assis, et la voiture démarrée, je me suis retourné, et j'ai vu que trois autres voitures pleines de policiers nous suivaient.

Vraiment Belœil ne prenait pas de chances.

La rue DuMercier fut vite atteinte.

Nos voitures s'arrêtèrent au coin.

Belœil, descendu le premier, groupa ses hommes.

– Voici comment vous allez vous disperser.

Il en envoya trois bloquer la rue plus loin.

Trois restaient ici, à ce coin.

Deux monteraient une vigie isolée, chacun à un coin de ruelle.

Cinq hommes fileraient par la ruelle, et cerneraient l'arrière de la maison.

Les quatre autres nous accompagneraient à la maison.

– Et, dit Belœil, retenez bien ceci. Les gens

chez qui loge cet homme sont innocents de tout crime. Il ne s'agit pas de les tuer eux, ni même de les menacer. Voilà pourquoi nous n'avons pas de bombes lacrymogènes.

Les hommes approuvèrent de la tête.

– Nous veillerons au grain, dit l'un.

Puis les policiers assignés à des postes se dispersèrent, et nous attendîmes un instant qu'ils aient pris leurs positions.

Puis notre caravane se mit en marche vers la maison.

L'escalier fut long à monter le plus doucement possible.

C'était un escalier extérieur, et nous étions pris comme des rats si LeMaltais nous surprenait et nous tirait dessus.

En enfilade, nous ne valions pas cher.

Mais l'escalier fut monté, et nous nous trouvâmes sur le balcon.

Pas de vestibule, car nous pouvions voir jusqu'à la cuisine à travers le rideau.

C'était un grand balcon large, où aurait pu loger quinze hommes.

Belœil fit un signe à ses hommes et ils se dissimulèrent le long du mur, de chaque côté de la porte.

Il restait, devant l'huis, Belœil, Guy Verchères, et moi-même, Paul Verchères.

Et je vous avouerai que tout à coup, je me demandais bien ce que j'allais faire dans cette galère.

Je me demandais pourquoi de tout temps, j'avais persisté à ne pas me mêler de mes affaires.

Mais mes réflexions furent interrompues.

Belœil avait sonné, une jolie jeune fille nous ouvrait.

Elle se tint en dedans, et ne vit pas les hommes alignés contre le mur.

Elle ne vit que Belœil, Guy et moi, et notre air ne l' alarma point, car elle souriait.

– Monsieur LeMaltais est-il ici ? demanda Guy.

– Certainement, monsieur, un instant.

Il se fit un moment.

La petite était partie vers la cuisine, et nous l’entendions qui disait :

– C’est pour vous mon oncle.

Un pas lourd.

Un grand homme, carré, fortes épaules, visage bon enfant, s’avança dans le corridor.

– Messieurs, vous voulez me voir ?

LeMaltais se doutait si peu que le jeu était joué et la partie perdue qu’il ne s’imagina pas un instant que nous pouvions venir l’arrêter.

Mais il devint plus lucide quand Belœil montra son insigne de policier.

Et il se passa ce qui était à prévoir.

LeMaltais fit un bond en arrière en hurlant comme une bête aux abois.

Sa main à la poche ne fit qu’un éclair, et le revolver qu’il tira éclata de trois coups secs, successifs, et remarquablement bien visés.

Belœil roula par terre, et je vis Guy devenir très pâle, et chanceler.

Mais je n'eus pas le temps de me lancer sur LeMaltais que déjà Guy s'était ressaisi et bondissait comme un loup sur le lâche assassin de tant de femmes.

Ce fut une lutte homérique.

Les policiers, impuissants, ne pouvaient que regarder sans oser tirer sur ces deux corps enlacés, virevoltant comme des toupies. On n'entendait que des grognements, des gémissements, des hans de douleur. Puis la force entraînée de Guy, son habileté remarquable au jiu-jitsu eurent le dessus. LeMaltais roula par terre, le visage convulsé de douleur, criant comme un cochon égorgé.

Ceci fut fait en un rien de temps.

Personne n'eut le temps de savoir au juste ce qui se passait.

La famille où s'était retiré LeMaltais, rassemblée dans la porte de la cuisine, regardait la scène d'un air estomaqué.

Puis, avec LeMaltais à sa merci, Guy fit signe à Belœil, et celui-ci vint passer les menottes au criminel.

C'était fini.

La scène était jouée, et je repris mon souffle.

– Vous n'avez pas été frappé, vous ? dis-je à Belœil. Je vous ai vu rouler par terre ?

– Non, la balle a ricoché sur mon étui à revolver, dans l'aisselle, et je suis tombé, mais je me suis relevé aussitôt, je n'étais qu'étourdi.

Je vis Guy, appuyé sur le mur, porter la main à son bras et pâlir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il m'a touché, au bras, tout à l'heure. Sa première balle.

– Et tu t'es battu avec lui quand même ? Es-tu fou ?

– C'était ça, ou pire... J'aimais autant laisser courir ma rage et en finir tout de suite.

Contre de tels arguments, que faire.

Guy se pencha péniblement, refusa mon aide,

ramassa son chapeau, et dit à Belœil.

– Allons, rassemble tes hommes, amène-le...
Un instant, fouille-le, donne-moi la clé de sa
voiture, je la ramènerai au poste. Vous en avez
besoin pour votre preuve...

– Notre preuve ?

– Bien oui, les empreintes de pneus.

– C'est vrai, j'oubliais.

– Alors, allez, débarrassez le pays de cet
individu. Le Maltais, le visage fermé, n'offrait
aucune résistance. Comme Belœil allait l'amener,
le meurtrier se tourna vers Guy.

– Toi, tu vas me payer ça... Je ne sais pas
comment tu m'as eu, mais tu vas me payer ça..

Guy se mit à rire.

Et Belœil amena Le Maltais.

VII

Guy accepta mon aide pour descendre le raide escalier.

Rendu en bas, il se dirigea vers la voiture.

Belœil lui avait donné les clés.

– Voyons, tu ne vas pas conduire dans cet état.

– Non, conduis, toi.

– Soit. Où allons-nous, aux quartiers-généraux ?

– Non.

– Où alors ?

– Chez toi, d’abord, et aux quartiers-généraux ensuite.

– Tu n’es pas sérieux, qu’est-ce que Belœil va penser ?

– Belœil, mon vieux, a beaucoup à faire durant la prochaine heure.

- Quoi donc ?
- L'écrou, la mise en accusation...
- Ah, oui, c'est vrai.
- Alors, tu vois, on a le temps.
- Oui. Alors embarque.

Quelques minutes plus tard, dans mon garage, Guy me montrait le réservoir.

– Vois-tu les rivets ? Il y a des glissières dans ce réservoir.

– Oui.

– Et une boîte qui fonctionne dans cette glissière.

– Oui.

– Alors, vite, au travail, je veux savoir ce qu'il y a là-dedans.

Je me mis au travail.

Le réservoir fut vite enlevé.

Deux boulons seulement retiennent un réservoir à essence.

Et le tuyau de conduite de la gazoline fut vite

dévissé.

Puis le réservoir était à terre.

Pas d'erreur.

Une plaque écrouée était dessus.

Les écrous étaient dessus.

Les écrous enlevés l'intérieur révéla en effet une boîte.

Une boîte carrée, solide, apparemment étanche.

– Il faut ça, dit Guy. Sinon la gazoline aurait endommagé le contenu, quel qu'il soit.

Je tirai la boîte.

Elle était comme je l'avais cru, sur des glissières.

C'était une boîte carrée, en métal soudé, recouverte d'un revêtement d'amiante.

Le couvercle étanche était retenu par un cadenas.

Guy s'apprêtait à briser ce cadenas avec un ciseau à froid pris sur mon établi.

Il levait même le bras, mais je l'arrêtai.

Au trousseau des clés de l'auto pendait une petite clé, toute menue.

– Essaie celle-ci, Guy, je crois qu'elle fera.

Elle faisait en effet.

Elle faisait si bien que le cadenas céda, la boîte ouvrit, et nous fûmes en face d'un véritable ruissellement de bijoux.

Bagues et colliers, bracelets et pendentifs, tout y était, du diamant au rubis, et de la perle rare au rare platine ouvré.

Guy siffla.

– Tu vois ça, mon vieux, il y en a pour une couple de cent mille dollars. Pas d'erreur, c'est le gros lot, le magot, la grosse somme...

Guy jubilait.

Il en oubliait son bras blessé.

– Ton bras, Guy, il saigne !

– On y verra plus tard. Pour l'instant, remets tout en place, et presto, et puis on file aux quartiers-généraux. Belœil doit nous attendre.

Ma montre me dit que nous avons mis exactement une demi-heure à ce travail.

Dix minutes plus tard, le réservoir était en place.

Et nous filions vers les quartiers-généraux.

Belœil nous attendait.

– D’où venez-vous, mes oiseaux ?

Guy se prit un air innocent.

– De nulle part, cher monsieur, de nulle part.

– Comment, de nulle part ?

– Ben oui... Une panne de circulation...

– Vous y avez mis le temps, avec votre panne.

Guy sourit.

– Je conduis mal, avec un seul bras.

– Tu as conduit, et Paul ?...

Je dus rougir, car Belœil me regarda d’un air soupçonneux.

– Paul ? dit Guy. Il était fatigué... il avait des crampes.

Belœil se fâcha.

– Vous autres, mes enfants, vous êtes en train de me mijoter une belle soupe... Qu'est-ce qui se passe ?

– Mais rien, rien, dit Guy, rien du tout !

Belœil ne semblait pas convaincu, alors il préféra se taire... et attendre.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Dès le lendemain, dans les journaux, un entrefilet discret se lisait comme suit.

« L'Association de l'Aide Aux Enfants Infirmes annonce qu'un don anonyme de \$100,000 a été reçu, et remercie de tout cœur le généreux bienfaiteur. C'est la première fois que dans l'histoire de notre institution, un don aussi considérable nous a été fait. Nous assurons le donateur que ce don sera employé pour le plus grand bien-être de nos petits, et nous tenons, une fois de plus à témoigner notre immense reconnaissance. »

Le téléphone sonna.

Belœil ne laissa même pas le temps à Guy de dire « Allô » !

– Guy Verchères, qu'est-ce que ça signifie, cet entrefilet dans le journal ?

– Quel entrefilet ? Quel journal ?

– Lis, tu verras.

– Un instant, je vais voir.

Guy déplia le journal devant lui, sur la table du déjeuner.

Il chercha un moment, trouva.

– Je ne vois rien, Théo ?

– En page six, cet entrefilet, ces remerciements pour un don de \$100,000 ? Tu n'en sais rien ?

– Ah, bon, je le vois... Non, je n'en sais rien... Pourquoi en saurais-je quelque chose ?

– Parce que ça ressemble à toi... Ça ressemble beaucoup à toi.

– Je t'assure que je ne comprends pas...

– Écoute Guy. Nous avons fouillé la voiture de Le Maltais. Nous avons trouvé, dans le réservoir à gazoline, des glissières faites pour recevoir une boîte... Cette boîte, où est-elle ?

– Je ne sais pas ce que tu veux dire, Théo.

– Tu le sais fort bien... Tu as pris cette boîte probablement pleine des bijoux volés aux femmes mariées par LeMaltais. Et ça explique le don avoué par le journal.

– Peux-tu prouver, Théo, que j'ai pris cette boîte ?

J'entendais Théo fulminer à l'autre bout de la ligne.

– Si tu ne peux le prouver, pourquoi... ?

– Non, je ne puis pas le prouver. Mais un jour je pourrai prouver ça et bien d'autres choses encore... et ce jour-là ! Foi de Théo Belœil, ce jour-là...

– Ce jour-là n'est pas arrivé, Théo... Bonjour, bonne chance.

Guy raccrocha.

– Une autre tasse de café, Paul ?

Cet ouvrage est le 560^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.